

Jeu de jambes

UNE NOUVELLE DE
LISE VAUBAN



Lise Vauban

Jeu de jambes

© Lise Vauban, 2024

« Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre. Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

À propos de l'auteure

*Lise Vauban décide de faire une pause professionnelle fin 2022 pour se dédier du temps et se consacrer à sa famille. Très vite, l'envie de créer, de produire, la rattrape. Elle a alors un manuscrit au fond d'un tiroir ; l'écriture l'a toujours attirée. Elle le retravaille pendant des mois puis se lance dans l'auto-édition. Ce premier livre, *Un heureux souvenir*, est publié en novembre 2023. Depuis, Lise poursuit ses projets d'écriture et son chemin d'auteure indépendante.*

*Un père a deux vies :
la sienne et celle de son fils.*

Jules Renard

J'avais sommeil, le petit déj' qui me pesait sur l'estomac, les pieds serrés dans mes chaussures, à me demander ce que je faisais là. L'entraîneur n'allait pas tarder à crier le début de l'échauffement et à nous faire courir. Et moi, j'aimais pas ça, courir. Je savais même pas. J'avais pas le bon souffle, une allure étrange. J'allais me traîner, ça agacerait mon père. Et puis, j'étais trop mince, trop gringalet. Mon grand-père nous le répétait tout le temps. C'était sans doute à cause de ça qu'on m'avait inscrit au football cette année. Il avait promis que ça me ferait les jambes. Comme si j'en avais besoin... J'avais treize ans et jusque-là, tout allait bien dans ma vie. De bonnes notes au collège, pas d'ennuis, des copains. Et pourtant ! *Tu vas te faire plein de potes au foot. Des chouettes, des forts, des rigolos.* Voilà comment mon père m'avait vendu l'activité. Comme si mes camarades actuels ne valaient rien. J'aurais voulu pouvoir lui expliquer, lui dire que c'était pas pour moi, que c'était même pas nécessaire. Bien évidemment, je n'avais pas eu mon mot à dire. Et donc j'étais là, debout, à me les geler, la peur au ventre. C'était peut-être d'ailleurs ça qui me pesait sur l'estomac. Pas le petit déjeuner.

L'annonce de cette nouvelle lubie était passée comme une lettre à la poste.

— Je vais inscrire le petit au foot en septembre, avait déclaré mon père.

— Tu es sûr ? avait répondu ma mère, surprise.

Il avait acquiescé de la tête, enthousiaste, convaincu. Elle avait froncé les sourcils mais n'avait pas tenté de l'en dissuader. Mon sort s'était scellé en deux phrases, et sans me consulter.

À la fin de l'entraînement, j'avais esquivé le vestiaire pour rejoindre rapidement mon vieux sur le parking. Il m'attendait au volant, l'air contrarié. J'étais à peine installé sur le siège passager qu'il commença à déverser un flot de paroles désagréables. *On n'a pas idée d'être aussi empoté. Bon, la technique, passe encore. Ça s'apprend et ça viendra au fil des entraînements. Mais un peu plus de nerfs et d'agressivité, bon sang ! C'était tout de même pas compliqué de courir après une balle.* Il est vrai que j'avais couru avec difficultés. J'avais trébuché plusieurs fois et avais touché peu de ballons au cours de la séance. L'entraîneur était désespéré, mon père désespérant à s'énerver depuis les gradins. Le pire, c'est que je le faisais même pas exprès. J'avais pas envie, certes ! Cependant, j'essayais. Je lui ai dit au paternel. Je me suis même excusé. La sourde oreille. Rien n'y faisait. J'avais pas la gnaque, et encore moins le jeu de jambes qui allait avec, m'avait-il reproché. Mais on allait persévéérer. Et là, je me suis

mis à trembler. J'en avais pas fini avec le foot malgré ma piètre prestation. Et le plus insoutenable dans tout ça : ce *on* employé à tout bout de champ. On était soudainement devenus une équipe tous les deux. Pourtant, je ne lui avais rien demandé. Il avait aussi fait de moi un objectif : devenir titulaire d'ici la fin de l'année. La saison débutait à peine, on avait quatre mois. Il m'avait également choisi un poste : libéro. Parce que, selon lui, j'avais ni la carrure, ni l'initiative, ni le cran suffisant pour affronter un adversaire. Et si les choses ne prenaient pas le tournant espéré, on pourrait toujours viser gardien de but. Au fil de ses promesses sportives, je me décomposais.

Il me fallait un allié, et vite ! Ma mère ? Elle n'avait opposé aucune résistance quand mon père lui avait partagé sa décision. Elle voyait bien pourtant que je collais pas au rôle. Je lui en avais touché deux mots avant le premier entraînement, elle m'avait soufflé de ne pas m'inquiéter. Il se rendrait à l'évidence. Un mauvais moment à passer avant qu'il n'abandonne cette idée saugrenue. Allait-elle maintenant mettre à mal les prétentions du chef de famille ? J'avais mes doutes. À qui d'autre recourir ? Ma sœur, Margaux. De quatre ans mon aînée. Du caractère et pas sa langue dans sa poche. Elle serait plus forte au foot que moi que ça m'étonnerait même pas. Une option envisageable si les choses se corsaient davantage.

Après tout, mon père n'en était pas à sa première tentative. Il y avait eu l'inscription au judo l'année dernière. J'y avais pas coupé malgré ma réticence. Ma frangine était allée le trouver et l'avait convaincu. Le collège proposait une activité extrascolaire costaude à la même heure : Informatique. L'avenir selon elle. La possibilité de faire beaucoup d'argent. Fallait pas passer à côté ! De plus, Monsieur le Maire, ancien sportif apprécié de tous au village, y avait inscrit son petit-fils. Mon père avait alors retenu son souffle, et moi, échappé de justesse à ce sport de combat.

Deux nuits plus tard, au fond de mon lit, je rageais. La journée avait été abominable. Mon père m'avait réveillé en grandes pompes et m'avait donné un temps, une instruction et un lieu de rendez-vous : dans cinq minutes, en tenue de sport, en bas des escaliers. J'étais choqué. Il prenait décidément les choses très au sérieux. Je me suis exécuté sans rien dire, les jambes en coton, le mal au corps. Il me présenta son objectif dans les grandes lignes : gagner en endurance, en vitesse, et me muscler ces fichues jambes. Il avait enfilé un survêtement pour l'occasion qui le rendait encore plus vieux, et encore plus ridicule. J'aurais voulu lui cracher à la figure, mais j'ai baissé les yeux et me suis mis à trottiner. Cette course d'évaluation lui permettrait ensuite d'ériger un programme. J'étais

furax et l'ai haï de toutes mes forces. Ma mère aussi. Pour son silence et son manque de discernement. Je devenais le jouet d'un homme à l'ambition et l'ego surdimensionnés, et personne ne s'en inquiétait. Pour cet exercice, il avait prévu soixante minutes. J'en ai tenu trente. À son plus grand désarroi ! En passant le seuil de la maison, j'étais un paresseux, un bon à rien, un incapable. J'ai grimpé les escaliers sans demander mon reste, dissimulant mes larmes. À l'abri des reproches et paroles fracassantes de mon entraîneur du dimanche, tout est ressorti. La rage, le stress, le dégout, la peur. J'ai tout vomi. Puis j'ai pris une douche.

Hormis les repas, j'ai pu les éviter le reste de la journée. Les, oui. Parce qu'ils sont deux maintenant. Ma mère et mon père. Parce que qui ne dit mot, consent. Au déjeuner, mon père avait oublié l'humiliation matinale, pas moi. Je fulminais tandis qu'il m'expliquait les devoirs d'un libéro sur le terrain. Ma mère me lançait des regards lourds pardessus les assiettes. Ma sœur examinait son téléphone. Je manquais d'air, de soutien, d'appétit. Malgré tout, je pris sur moi. Une fois de plus. Au dîner, même endroit, mêmes acteurs, même scénario. Au menu : salade, poulet, et qualités d'un bon gardien de but. Mon père devait assurer mes arrières. J'ai supporté son monologue au mieux, puis ai rejoint ma chambre

sans prendre la peine d'un dessert, la gorge nouée, ma sœur sur les talons. Elle était là, et elle allait m'aider. J'ai fait semblant de la croire, mais au fond de moi et au fond de mon lit, je savais. Ce cauchemar ne faisait que commencer...

La mascarade durait depuis un mois. J'étais assis, trempé, à regarder mes partenaires de jeu redoubler leurs efforts pour remporter le match. Les quelques parents venus encourager l'équipe n'y allaient pas de main morte contre le camp adverse, tandis que mon père, rouge vif, s'en prenait à l'entraîneur : il fallait me faire entrer sur le terrain. Tout à coup, un tacle violent propulsa l'un de mes camarades au sol. Le coach me fit un geste de la main, le mien hurla sa joie : On allait enfin pouvoir montrer de quoi j'étais capable. Dépité, j'ôtai ma veste de survêtement, observai mon équipier blessé rejoindre le banc de touche, et allai prendre place sur une herbe mouillée, terriblement glissante. Advienne que pourra ! Un autre mauvais moment à passer. Dernièrement, je les collectionnais. Il me faut toutefois reconnaître que l'acharnement de mon paternel m'avait rendu plus endurant. J'aurais pu difficilement tenir un match entier, mais les dix-sept minutes restantes me paraissaient envisageables. Si je courais dans tous les sens et me frottais à quelques joueurs, je

pouvais simuler une disposition footballistique jusqu'au coup de sifflet final. Bien évidemment, le destin est capricieux. Après plusieurs minutes de jeu et sur un mauvais calcul de l'un des attaquants adverses, voilà que le ballon se dirigeait dans ma direction. Je me mis à courir le plus rapidement possible. Cependant, avant même d'avoir touché l'objet tant convoité, je m'étalai de tout mon long dans un vacarme étourdissant. Coup de sifflet. Hurlements de tout côté. En relevant la tête, j'aperçus une main levée. L'euphorie du public. L'espoir de l'entraîneur. La crainte de mes coéquipiers. Pénalty à notre faveur. Un joueur s'était lancé sur le ballon alors que je m'en approchais. La foule avait imaginé le contact de son crampon sur ma jambe, l'arbitre avait sifflé la faute. J'étais consterné. La vérité était plus simple : j'avais glissé sur l'herbe mouillée alors que je tentais une accélération. Mes camarades m'aidèrent à me relever et me menèrent devant les tirs au but. Mon père n'y tenait plus. Moi, je tremblais.

Je sortis du vestiaire fortement angoissé. Contre toute attente et par un incroyable coup du sort que personne ne pouvait expliquer, le ballon avait atteint les filets du camp adverse. J'avais marqué le pénalty et j'avais fait gagner l'équipe. Le public avait scandé mon nom ; les copains s'étaient jetés sur moi pour

m'accabler d'étreintes et de tapes chaleureuses. Et mon père qui jubilait en bordure de terrain et clamait sa victoire. J'étais devenu un héros, un des leurs, sur une glissade et une erreur d'arbitrage. Peu importe ! C'était grâce à lui. Je le surpris en pleine discussion avec l'entraîneur ; nos efforts avaient porté leurs fruits. Le coach, bien trop heureux du résultat, le laissait divaguer. L'heure était à la célébration. Avais-je réellement marqué ce penalty ? Mon tir avait été si faible et hasardeux. J'en conclus que le pauvre gardien était aussi peu doué et enjoué que moi. Malheureusement, la titularisation devenait désormais possible. J'étais terrifié, foutu.

L'ambition de mon père avait évolué au vu de mes derniers accomplissements sportifs. Je savais marquer des buts ; on visait désormais un poste d'attaquant. Une erreur de jugement regrettable de sa part, il s'en excusa même. J'avais confié ma peine à Margaux qui voyait peu d'issues à mon problème. Je devais me résigner ; j'étais bon pour une saison entière. Pourtant, les choses se précipitèrent.

La semaine suivante, j'allais consulter la liste des joueurs. Un miracle s'était produit ; je n'étais pas convoqué. Ni titulaire, ni remplaçant. J'en restais bouche bée. Ma réjouissance fut de courte durée au souvenir de mon père. Cependant, et à ma plus grande

surprise, le vent semblait avoir tourné. *Une équipe ridicule ! Les gars couraient comme des fillettes. L'informatique, c'était tellement plus important.* Voilà son discours quand j'arrivai à la maison. Je n'en croyais pas mes oreilles. Il avait renoncé et n'attendait en retour que la promesse de ne plus jamais m'approcher de ce maudit terrain, et de ce maudit entraîneur. J'en pleurais secrètement de joie et de soulagement. Margaux avait compris ma peine et œuvré en ma faveur.

Le soir-même au dîner, ma mère dut supplier mon père de nous rejoindre à table. Il était malgré tout déçu, je compatissais. Elle évoqua alors un terrible malentendu. Allait-elle raviver l'ambition sportive de ce dernier et me renvoyer sur le terrain ? Je restais sur mes gardes. Néanmoins mal à l'aise, je m'excusai.

— Je suis désolé, papa. Je sais combien ça te tenait à cœur que je fasse partie de l'équipe. On pourra toujours continuer à courir le dimanche si...

— C'est ta mère qui devrait s'excuser, pas toi ! maugréa-t-il. Se laisser embobiner par ce prétentieux, cet incapable... Nous voilà la risée du village.

Ma mère haussa la voix, il inversait les rôles. Voyant mes yeux ronds et mes sourcils froncés, elle s'expliqua. Des rumeurs allaient bon train la concernant. Elles étaient même arrivées à l'oreille de grand-père qui s'était mis dans une rage folle et avait

exigé la fin de ma carrière footballistique. Quelle situation inconfortable ! Et quel cliché ! Une liaison entre le coach et la mère de son joueur vedette. Malgré les protestations de celle-ci, la réaction avait été immédiate. Quelques hurlements de mon père, un appel téléphonique à l'individu concerné, et des insultes à ne plus savoir qu'en faire.

Attablé, je commençai à comprendre et observai ma mère tirer son épingle du jeu. Cette manœuvre lui vaudrait quelques semaines de doutes et de mauvaises paroles, mais j'allais retrouver mon monde et ma tranquillité. Interdit, je lui lançais un regard entendu. J'avais associé ma mère au méfait de mon père, et voilà qu'elle me libérait de tout devoir sportif. Ce n'était pas Margaux, mais elle qui avait pris les choses en main et sifflait la fin de la partie. Une action efficace, et sans appel.

— On trouvera autre chose, dit-elle en soupirant et en m'adressant un clin d'œil. Un garçon aussi doué.

Et d'ajouter à l'égard de son mari, sourire en coin :

— Tu t'en remettras. Et puis, de toute façon, tu l'as dit toi-même. Il n'avait ni les nerfs, ni le jeu de jambes.